

UNE SOIREE AUTOUR DE CHRISTIAN BOBIN, « LE POETE QUI SAIT RIRE A PLEIN CŒUR »

« Il faut entrer dans un poème quand le poète est mort. Sinon, cela fait trop de bruit, comme d'éclairer soudain le poulailler. D'ailleurs, il ne faut entrer dans rien. Il suffit de s'asseoir auprès d'une fleur dormante ou mourante, c'est la même énigme. » (Extrait du livre « Le murmure »)

Né le 24 avril 1951, fils de parents ouvriers à l'usine Schneider du Creusot, cadet d'une famille de trois, Christian Bobin passe son enfance, solitaire, dans la seule compagnie des livres.

« J'étais le plus jeune prisonnier de France. J'allais de ma chambre à la cour et de la cour à ma chambre. Je passais chaque été enfermé dans la maison, à arpenter le cloître des lectures, goûtant à la miraculeuse fraîcheur de telle ou telle phrase. Quand je voulais sortir, un ange me barrait la porte. Je renonçais à mon projet et retournais dans ma chambre. L'ange me fermait la vie. Je la retrouvais dans les livres. » (Extrait du livre « Prisonnier au berceau »)

Il se lance d'abord dans des études de philosophie et commence à écrire ; considérant bientôt que « les livres des philosophes sont comme ces masques de carton qu'on fait tenir par un élastique contre son visage », « qu'aucune philosophie au monde n'arrive à la hauteur d'une seule marguerite, d'une seule ronce, d'un seul caillou discutant comme un moine rasé en tête à tête avec le soleil et riant, riant, riant », il délaisse ce milieu et enchaîne les petits boulots. Tour à tour, bibliothécaire à Autun, guide à l'Ecomusée du Creusot, rédacteur à la revue *Milieus*, élève infirmier en psychiatrie.

1977, un premier ouvrage, **Lettre pourpre**, publié aux *Editions Brandes*.

1991, un premier succès avec **Une petite robe de fête**.

1992, **Le Très-Bas**, texte consacré à Saint François d'Assise fait sensation.

1995, son amie Ghislaine Marion, meurt. Christian Bobin rend alors un hommage vibrant à la vie dans **La plus que vive** (1996)

Admirateur des poètes et romanciers capables de s'émerveiller des choses simples de la vie, comme Jean Grosjean, André Dhôtel ou l'écrivain allemand Ernst Jünger, Bobin ne cessera plus de publier. Les titres s'enchaînent. Malgré ses succès, il reste un auteur « amoureux du silence et des roses », fuyant les mondanités de la scène littéraire, retiré depuis 2005 dans une maison isolée à la lisière du bois, à une dizaine de kilomètres de son Creusot natal.

2016, il reçoit le *prix de l'Académie française* pour l'ensemble de son œuvre.

Christian Bobin a tenu entre 2006 et 2016, une Chronique sur Espace 2 dans l'émission « *Initiales* ».

Il meurt en novembre 2022 des suites d'une grave maladie.

En mai 2023, on lui décerne à titre posthume le *prix Goncourt de la poésie* pour l'ensemble de son œuvre poétique.

PIERRE, publié en 2019 aux *Editions Gallimard*, est un hommage à l'œuvre du peintre Pierre Soulages ; c'est aussi une méditation sur la vie, l'art, l'enfance, le père, la mort, la relation à Dieu, autant de thèmes que cristallise le récit d'un voyage en train qu'entreprend Christian Bobin, la nuit de Noël 2018, pour célébrer à Sète, l'anniversaire du peintre, à propos duquel il écrit :

« La plus belle œuvre d'un homme est son visage. Un visage, ça se boit. Je bois de l'intelligence, du silence et du schiste... »

La vraie présence se reconnaît au silence océanique qui émane d'elle. Je sais, j'ai su à la première seconde être devant un sommet d'humanité. Le sentiment peut nous égarer. Notre cœur, jamais. Le cœur n'est pas plus fait de sentiment que cette peinture n'est faite de noir. »

« Je me moque de la peinture. Je me moque de la musique. Je me moque de la poésie. Je me moque de tout ce qui appartient à un genre et lentement s'étirole dans cette appartenance. Il m'aura fallu plus de soixante ans pour savoir ce que je cherchais en écrivant, en lisant, en tombant amoureux, en m'arrêtant net devant un liseron, un silex ou un soleil couchant. Je cherche le surgissement d'une présence, l'excès du réel qui ruine toutes les définitions. Bach est plus que musicien. Soulages est plus que peintre. Rimbaud n'est poète que secondairement, comme les cendres qui retombent en papillons »

du volcan -ses poèmes. Je reconnais dans ces insensés ce qu'apprend avec effroi le nouveau-né, chaque fois que le visage de sa mère lui réapparaît, crevant la toile de l'air comme le lion le cercle de feu : il y a une réalité infiniment plus grande que toute réalité, qui froisse et broie et enflamme toutes les apparences. Il y a une présence qui a traversé les enfers avant de nous atteindre pour nous combler en nous tuant. »

RESSUSCITER

« Je suis rescapé d'un effondrement qui a eu lieu dans les premières années de ma vie et dont j'ignore les causes. J'ai seulement la certitude d'avoir été pris sous une avalanche et d'avoir été miraculeusement préservé de l'engloutissement total. Chaque phrase que j'écris me désencombre un peu plus, faisant glisser la mort de mes épaules comme de la neige, par plaque. »

Fragments, courts récits et moments poétiques qui invitent à regarder la vie qui s'écoule, Marciac et ses arcades, les fougères de la forêt de Saint-Sernin, les fissures « *dans la digue du monde* », les bourgeons du tilleul devant la fenêtre, un père qui s'éteint doucement, les tourterelles sur la branche d'un bouleau, et aussi, « *l'ennui (qui) prépare l'émerveillement, comme on déploie une nappe blanche sur la table, les jours de fête* ».

« Je me suis penché sur la tombe de mon père et j'ai appuyé ma main sur la pierre froide. Des nuages obscurcissaient le ciel. Le soleil est apparu et il a posé sa main sur la mienne. Le glacé de la pierre me disait l'absence définitive de mon père et la chaleur du soleil me disait la douceur toujours agissante de son âme. Je ne suis restée ainsi qu'une poignée de secondes, puis je me suis relevé et suis revenu dans la ville avec au cœur une force énorme. »

« Dieu se repose à Marciac, dans le Gers. Sans doute a-t-il longtemps cherché un tel village où tout serait à sa juste place -le ciel, les arbres, les pierres et les gens. Le cœur en est une place rectangulaire battue de lumière et ceinturée par des arcades où la fraîcheur et l'ombre circulent comme des petites filles faisant la ronde. Les bâtiments qui entourent la place ressemblent aux vignettes d'un de ces livres où, en même temps que la lecture, les enfants apprennent ce qu'est le travail d'un boulanger ou d'un maire. Les pierres sont peintes en ocre et jaune safran. L'église se tient un peu en retrait comme une mère retient parfois son souffle devant la grâce vivante de ses petits. Elle converse, dans la rue Saint-Jean et dans la rue Notre-Dame qui la bordent, avec deux magnolias géants dont l'explosion silencieuse libère un feu blanc. Tout dans ce village est mesuré et comme issu d'une pensée géniale, chaque espace contenant et réfléchissant les autres espaces, ce qui fait que l'infini peut s'y déployer sans jamais tourner au désordre. Les rues s'en vont dans la campagne comme à un bal. A une extrémité du village un cimetière médite, épris de la même harmonie qui règne sur la place et proposant aux visiteurs des merveilles ingénues : des roses artificielles dont les pétales brillent comme une chair sous la rosée, le nom d'un mort en lettres d'or sur une plaque verticale, recopié à l'envers par les anges sur une dalle humide. A une autre fin du village, une rue s'élève sous un triomphe d'arbres joignant leurs feuillages, jusqu'à une chapelle. Une Vierge au nez cassé y porte un enfant dans ses bras. Aux beaux jours les papillons par centaines viennent sur cette colline livrer des tournois en son honneur. On peut embrasser le village de Marciac en quelques minutes comme on peut l'épouser pour des siècles. C'est sans étonnement -plutôt comme une confirmation de la vérité de ce lieu- que j'y ai aussi rencontré le mal : tout doit trouver sa place sur terre, même la noirceur du cœur humain. Le mal avait les traits d'un couple possédant sept ou huit maisons dans le village. Ils ne parlaient que d'elles, pour se plaindre des tracasseries qu'elles leur donnaient. Ils en vendaient certaines, en rachetaient d'autres ou les louaient. Dans leurs paroles, ces maisons ressemblaient à des tirelires géantes qui secouaient pour entendre le bruit de leur argent à l'intérieur. Je les écoutais, sachant une autre part de leur histoire : l'oncle de la femme du couple était un boulanger. Un chagrin d'amour l'avait conduit à fermer son magasin et à tout lâcher de ce qui donne à un homme une importance à ses yeux et aux yeux des autres. En quelques jours il avait tout quitté, sauf son cœur. Son cœur a pris la place de tout : pendant des années cet homme a, de sa démarche de boiteux irradié de bonté les rues de ce village qui lui ressemblait tant, humble devant chacun et rendant service à tous. Le couple l'a pris en secrète haine, car personne ne flaire la sainteté aussi vite que le diable. Ils l'ont mis au service de leur famille, le prenant comme chauffeur pour les conduire à l'église le dimanche, à cent mètres de leur maison. Là-bas, ils s'asseyaient au premier rang, face au maître-autel et au prêtre qui n'était sans doute à leurs yeux qu'un notable désargenté. Quant à leur chauffeur, il avait droit à une petite chaise de paille tout au fond de l'église. Les années passaient, qui n'apprennent rien aux imbéciles ni aux méchants. Ils continuaient d'abuser de l'innocence de cet homme, raillant sa gaucherie, méprisant sa pauvreté et ne lui donnant jamais rien qui aurait pu adoucir

sa vie matérielle. A sa mort, ils l'ont jeté dans le caveau familial, sans faire inscrire son nom à côté des autres, sur la tombe. J'écoutais ces gens dans leur demeure lourdement décorée et envahie par une odeur de cire. Je regrettais de n'avoir pu connaître ce juste quand j'ai tout d'un coup compris qu'il était partout dans l'air et l'ordonnance féérique de ce village qui me montrait son âme aussi sûrement qu'une photographie. Ces gens mourront du mépris qui recouvre leur cœur comme une cire. Jamais ils ne feront graver le nom de celui qu'ils ont persécuté sur la tombe où il repose. Il s'appelait Maurice et, si Dieu se plaît à Marciac, il y est pour beaucoup. »

L'HOMME-JOIE

Au cœur de l'ouvrage, un Carnet bleu entièrement écrit à la main, envoyé en 1980 à « la plus que vive », Ghislaine, la femme aimée, morte d'une rupture d'anévrisme à seulement 44 ans. Autour de cette magnifique lettre d'amour, quinze récits qui évoquent les portraits de personnages qui ont marqué, d'une manière ou d'une autre, la vie de Christian Bobin : son père atteint de la maladie d'Alzheimer, la gitane Maria, le pianiste Glenn Gould, le peintre Pierre Soulages, Pascal et ses Pensées, Georges de La Tour, Corneille, Conrad... Ouvrage tissé de réflexions sur l'art, l'écriture, la nature, la foi, et qui naissent de l'attention du poète au monde, concentré de petits choses très fragiles.

« Le banal et le pauvre soulève la poussière de leur néant pour saluer les étoiles qui sont de leur famille. Les plus belles minutes de ma vie, les minutes suspendues, je les ai passées accroupi sur un trottoir lépreux, rue d'Allevard au Creusot, à montrer à une toute petite fille la splendeur d'une feuille morte, la riche calligraphie du temps qui fissure les façades des maisons et ajoute ses notes au bas des pages de pierre. »

« Tu ouvrirais ce carnet. Tu verrais qu'il y serait question du ciel, de cette part du ciel qui reste en nous, électrisée, nocturne ; sauvage, inaliénable. Tu verrais sur le bleu de ces pages la blancheur d'une étoile, qui est celle aussi du sel, du feu. Des mots passeraient sous tes yeux, dans le matin de tes yeux. Un mot comme celui-là : "âme". L'âme. Un linge frais au soleil, amoureux plié. Un drap d'or pour la couche des amants, liséré de noir, brodé avec les initiales conjointes de l'orage et de l'aurore. Tu lirais encore, plus loin. Vers d'autres mots. Tu lirais les mots précieux, les mots ruisselants, les mots princiers, ceux du désespoir, ceux, les mêmes, de l'espoir. Tu comprendrais alors. Tu comprendrais que dans chacun de ces mots, sur chacune de ces pages, il n'aurait été question que de toi, que de cette merveilleuse coïncidence entre toi et l'amour que j'ai de toi. Entre toi et ces mots qui sont les miens pour te dire. Entre toi et ces mots conçus dans la nuit, engendrés par ce désordre qui suit ton entrée en mon âme et qui la pacifie.

Tu comprendrais que tu ne m'as jamais empêché d'écrire. Tu comprendrais que je n'ai jamais écrit que pour toi, même avant de te connaître, même dans le temps, même dans l'immensité sombre du temps précédant notre rencontre. Dans ce désert. J'écrivais alors dans l'attente de l'amour, dans l'attente de sa venue, dans l'impossibilité de sa venue.

J'écrivais des mots plus orageux que la nuit, plus sombre que la nuit, dans l'espoir de la passer, de défaire la nuit par plus de nuit. A présent j'écris. Dans l'amour, dans la lumière, j'écris. Avec des mots plus lumineux que la lumière, pour passer la lumière, pour atteindre ce qui en elle n'est plus sujet aux éclipses, pour gagner cette clarté que ne désoriente plus la lente rotation des jours. Avec toi, je vois que les mots sont les mêmes. J'écris dans ce savoir que nous sommes seuls à connaître.

Je t'écris. Dans ce carnet mais aussi dans tout ce que j'écris. Tu es présente aussi bien, d'un bout à l'autre présente dans ces textes que j'envoie à Montpellier. Dans cette impossibilité où je suis de parler de toi et qui n'est que circonstancielle. Dans cette nuit où tu es en moi, dans cette nuit brûlante où tu es qui se confond avec celle d'où viennent les mots, j'écris, je t'écris. Je t'appelle. Sur ces pages je t'appelle. Dans ces forêts, près de cet étang, sur ces routes, sur ces terres que nos pas en les mesurant portaient à l'infini, je t'appelle. » (Carnet bleu)

« Mon père a séjourné un an dans une de ces maisons digne de figurer au patrimoine de l'humanité. Jamais son visage ne s'est éteint. Je ne crois pas à ce qu'on dit : « Ils ne nous reconnaissent plus. » Reconnaître c'est aimer, et aimer c'est sauvage, indicible. Quand mon père ne savait plus rien de moi, il savait encore qui j'étais, je le sentais, je l'éprouvais et ce qu'on éprouve est plus grand que tout ce que nous dit la science. Ne trouvant plus les prénoms, il rusait. Interrogé sur moi il répondait : « c'est celui qu'on n'oublie pas », et sur ma mère : « c'est la meilleure ». Ces oublieux n'oublient rien d'essentiel. C'est ce qui les distingue de nous. » (Trésors vivants)

LES POETES SONT DES MONSTRES

Manifeste contre la modernité technologique de notre monde cartésien tourné vers le profit. Apologie du poète qui résiste et « *oppose un front de cristal à la vague noire.* »

« Les machines portent notre mort, elles en sont grosses et quand elles atteindront la perfection, hypnotiques et silencieuses, elles accoucheront de notre effacement. Nous n'aurons jamais existé. Qui se souviendra des hommes ? Il faut du cœur pour qu'il y ait une mémoire. Les machines n'ont que des yeux de glace, semblables à l'œil du militaire bureaucrate qui regardait l'intérieur de la chambre à gaz, quand l'enfer y bouillonnait. »

« Nous croyons, nous, modernes, avoir inventé la brièveté des messages, aussi leur rapidité. Mais qu'est-ce, en regard de l'éclair du poème ? La reine Akhmatova donne congé en un seul vers. Son royaume est immense de n'être rien. La beauté est quelque chose de pauvre, de simple, d'élémentaire. L'oubliée de tout « progrès ». Une glycine proche du mur en face de la fenêtre d'Akhmatova, tente une fugue. Ses centaines de petites mains bleu rose essayent de passer par-dessus. A toi de jouer, ma fille, à toi d'écrire ce qu'il y a sous la vie terrible : cette douceur insupportable que seule peut dire une glycine qui se balance au vent. La vision se fait en moins d'une seconde. Il faudra des jours, parfois des mois d'écriture pour sauver cette seconde, la préserver vivante dans le secret du papier blanc. Ecrire ce poème pour tenir à jour le registre de l'éternel est un travail de délicatesse et de patience, incompatible avec celui des machines. Goutte à goutte recueillir le sang des lumières, notre seul bien. S'appuyer sur l'épaule d'une glycine ou d'un chagrin pour quitter ce monde. Lever son verre à la santé des morts. Guérir à la vue de la plaie charitablement enneigée des bouleaux. Lydia Tchoukovskaïa s'approche comme seuls s'approchent les amis inconnus -à toucher notre cœur comme peut le faire la brise du mois du mai. Le visage de Lydia en fuseau, ses yeux plissés pour ne rien perdre de la beauté d'un manuscrit, ses pauvres yeux grisonnants, frottés par trop de lectures, trop de copies à deux heures du matin, ses yeux ruinés par une amitié qui ne demande rien pour soi -que servir. Pendant une trentaine d'années, de 1938 à 1966, elle se fait servante de la poétesse. Celle-ci la sonne, parfois tard dans la nuit. Pouvez-vous venir, j'ai deux nouveaux poèmes. Les poètes sont des monstres. Elle vient, laisse sa fille dormir à la maison, traverse la ville aux cathédrales meringuées, à l'émail des pavés givrés se déroband sous les pieds. Elle écoute les poèmes puis les paroles d'Akhmatova. Elle apprend les textes par cœur. Une seule écoute suffit, après quoi on brûle le poème dans une soucoupe, par précaution. Revenue chez elle Lydia recopie tout dans un cahier, ou si besoin à l'envers du papier peint arraché aux murs, avec de l'encre mêlée d'eau. Anna, trop incertaine de sa ponctuation, demande à Lydia de décider pour elle. Quand aujourd'hui on lit un poème d'Akhmatova, on entend la respiration de Lydia. Les virgules, les points, les tirets ont pour métronome le souffle de la servante. En pleine guerre mondiale, pendant des heures, deux femmes discutent passionnément de la place d'une virgule, de l'éclosion d'un silence. Les cerveaux alors -et combien plus ceux d'aujourd'hui- sont labourés par un langage mort. Ecrire à ce point de haute précision, c'est faire œuvre de résistance. »

LA PRESENCE PURE

L'arbre, le père, le poète face au temps et à la maladie qui blessent jusqu'à l'oubli.

« Dépouillé d'une partie de son feuillage, il respire encore et même parfois il vole, porté par les anges, pour qui rien n'est sans mouvement secret.

Mon père est depuis trois mois entré dans une maison dont il ne ressortira pas. Il a la maladie d'Alzheimer. Mon père et cet arbre me conduisent vers les mêmes pensées. De l'un, naufragé dans son esprit, et de l'autre, surpris par l'automne, j'attends et je reçois la même chose. »

« Un peu avant six heures du soir, je raccompagne mon père dans le réfectoire de la maison de long séjour. La plupart des pensionnaires ont déjà été rassemblés dans cette pièce, certains depuis une demi-heure. Il se font face, à quatre ou six par table. Leurs yeux sont éteints. Ils ne se parlent pas. Quelques-uns ont le corps recourbé sur leur assiette vide, comme des poupées à la tête cassée. Le mot « enfer » plane dans cette pièce. C'est un mot très précis. C'est le seul qui puisse dire ce lieu, cette heure et ces gens. Deux biens sont pour nous aussi précieux que l'eau ou la lumière pour les arbres : la solitude et les échanges. L'enfer est le lieu où ces deux biens sont perdus. Mon père entame parfois une colère au seuil du réfectoire. Il refuse d'avancer comme s'il pressentait que plus rien ne le détachera de cette communauté morte -que sa mort personnelle. Sa colère tombe quand il découvre les visages de ceux qui partagent sa table, toujours les mêmes. Il les a côtoyés toute la journée et il leur serre

longuement la main, chaque soir avant de se mettre à table, comme s'il les retrouvait après une longue absence. Ils répondent à sa poignée de main en souriant faiblement : même en enfer la vie peut resurgir une seconde, venue on ne sait d'où, intacte. Il y suffit d'un geste. »

LE MURMURE

Christian Bobin est décédé le 23 novembre 2022. Son livre posthume **Le murmure**, édité chez Gallimard en 2024, commencé chez lui au Creusot en 2022, a été terminé durant les dernières semaines de la maladie qui l'a emporté à l'Hôpital de Chalon-sur-Saône, allée Saint-Jean-des-Vignes. « *J'écris comme on s'absente... J'écris comme se cachent les bêtes éprises de leur fin, blessées à mort par la beauté de vivre. »*

Gabrielle Lécivain, éditrice pour Gallimard, confie : « *Je sais qu'il écrivait tous les jours. J'ai eu la chance de voir les feuillets du livre, on y voit tout à fait l'écriture de Christian Bobin qui change. Peut-être aussi qu'à la fin, il écrivait à voix haute et que c'est son épouse Lydie Dattas qui a pris les choses en notes. Le livre a été composé, on voit que certains éléments ont été déplacés, réécrits. Il y a des choses très belles, par exemple la dernière phrase du livre, sur la page manuscrite, il y a toute une page écrite, et puis au fur et à mesure tout disparaît, et au milieu de cette page écrite qui devient presque une page noire, on voit surgir cette phrase : « Nous serons deux enfants réenfantés. »*

L'ouvrage vibre d'un silence tout empreint du « murmure » de la vie, de l'amour, de la musique, de la beauté et de la mort.

« Ce matin, je me suis réveillé avec une armure. Une armée va se lever et moi je suis en face. Ce que j'ai est lourd, mais ce que je suis est très léger. Son ombre n'aura aucun poids.

Ne maudis pas cette nuit-là car elle lave toutes les nuits du monde. C'est la beauté de la vie qui s'en va et c'est très beau.

Je repère le tout petit pli inquiet de tes yeux, et j'y installe mon hamac pour la nuit. Je suis comme un fakir au-dessus de ma douleur. Je baigne dans un sourire que même aux Indes on ne connaît pas.

Je suis coloré et confiant comme une barrière de corail. Je suis faible comme un palais dans un nuage. Et je tiens à un souffle que je ne laisserai personne couper...

Tout est parfait. Toi et moi on est au cœur des poèmes maintenant. La nuit qui s'annonce est sacrée. Elle est plus belle qu'un couronnement royal. C'est une nuit unique.

Ca y est, on est en route pour Marciac ! Nos plus beaux jours sont devant nous. La brièveté est gage de salut. C'est en se quittant qu'on se dit tout.

Je suis au bout du langage. La poésie n'est rien, l'écriture n'est rien, la musique n'est rien. Mais ce qui n'est rien ignore la mort. Les larmes et les sourires sans cause survivent à la fin du monde. On va vers des jours extraordinaires. »

Romans et essais

- Lettre pourpre, Éditions Brandes, 1977
- Le Feu des chambres, Brandes, 1978
- Le Baiser de marbre noir, Brandes, 1984
- Souveraineté du vide, Fata Morgana, 1985
- L'Homme du désastre, Fata Morgana, 1986
- Le Colporteur, Brandes, 1986
- Ce que disait l'homme qui n'aimait pas les oiseaux, Brandes, 1986
- Dame, roi, valet, Brandes, 1987
- Lettres d'or, Fata Morgana, 1987
- La Part manquante, Gallimard, 1989
- Éloge du rien, Fata Morgana, 1990
- L'Autre Visage, Lettres Vives, 1991
- La Merveille et l'Obscur (entretiens avec Bobin), Paroles d'Aube, 1991
- Une petite robe de fête, Gallimard, 1991
- Le Très-Bas, Gallimard, 1992
- Isabelle Bruges, Le Temps qu'il fait, 1992
- Cœur de neige, Théodore Balmoral, 1993

- L'Éloignement du monde, Lettres Vives, 1993
- L'Inespérée, Gallimard, 1994
- L'Épuisement, Le Temps qu'il fait, 1994
- Quelques jours avec elles, Le Temps qu'il fait, 1994
- L'Homme qui marche, Le Temps qu'il fait, 1995
- La Folle Allure, Gallimard, 1995
- Bon à rien, comme sa mère, Lettres Vives, 1995
- La plus que vive, Gallimard, 1996
- Autoportrait au radiateur, Gallimard, 1997
- Mozart et la pluie suivi de Un désordre de pétales rouges, Lettres Vives, 1997
- Geai, Gallimard, 1998
- L'Équilibriste, Le Temps qu'il fait, 1998
- Tout le monde est occupé, Mercure de France, 1999
- La Femme à venir, Gallimard, 1999
- Ressusciter, Gallimard, 2001
- La Lumière du monde, Gallimard, 2001
- Paroles pour un adieu, Albin Michel, 2001
- Le Christ aux coquelicots, Lettres Vives, 2002
- Louise Amour, Gallimard, 2004
- Prisonnier au berceau, Mercure de France, 2005
- Une bibliothèque de nuages, Lettres Vives, 2006
- La Dame blanche, Gallimard, 2007
- Les Ruines du ciel, Gallimard, 2009
- Carnet du soleil, Lettres Vives, 2011
- Un assassin blanc comme neige, Gallimard, 2011
- L'Homme-joie, L'Iconoclaste, 2012
- La Grande Vie, Gallimard, 2014
- Noireclaire, Gallimard, 2015
- Un bruit de balançoire, L'Iconoclaste, 2017
- La Nuit du cœur, Gallimard, 2018
- La Muraille de Chine, Lettres Vives, 2019
- L'Amour des fantômes, L'Herne, coll. « Carnets », 2019
- Pierre, Gallimard, 2019
- L'Homme du désastre, Fata Morgana, 2021
- Le Muguet rouge, Gallimard, 2022
- Le Murmure, Gallimard, février 2024 (posthume)

Anthologies

Les Différentes Régions du ciel, Gallimard, coll. « Quarto », Voix contemporaines 2022

Poésie

- Le Huitième Jour de la semaine, Lettres Vives, 1986
- L'Enchantement simple, Lettres Vives, 1989
- Le Colporteur, Fata Morgana, 1990
- La Vie passante, Fata Morgana, 1990
- Un livre inutile, Fata Morgana, 1992
- La Présence pure, Le Temps qu'il fait, 1999
- L'Enchantement simple et autres textes, Poésie/Gallimard, 2001
- La Présence pure et autres textes, Poésie/Gallimard, 2008.
- Éclat du Solitaire, Fata Morgana, 2011
- Le Plâtrier siffleur, Poesis, 2018
- Les poètes sont des monstres, Lettres Vives, 2022